

L'établissement des franco-protestants de
la ville de St-Jérôme

Par : Pascal Denault

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Table des matières	i
Introduction	1
1. La ville de St-Jérôme, origine et culture	1
2. Événements avant 1961	5
3. Événements à partir de 1961	9
3.1. Trouver une ville au Québec	12
3.2. Ernest Dyck à St-Jérôme.....	14
3.3. Retour sur le contexte de l'œuvre d'Ernest Dyck	20
3.3.1. Le Québec avant la Révolution tranquille.....	21
3.3.2. La Révolution tranquille	23
3.3.3. Le Concile de Vatican II	28
Conclusion.....	30
Bibliographie	ii

INTRODUCTION

La ville de St-Jérôme est la quinzième en importance dans la province de Québec¹, pourtant, contrairement à la plupart des grandes villes québécoises, il ne semble pas qu'elle eut, de façon continuelle, la présence de franco-protestants avant 1961. Qu'est-ce qui retarda si longuement l'établissement d'un témoignage évangélique ? Et surtout, qu'est-ce qui permis éventuellement cet établissement ? Dans cette recherche je rapporterai les événements historiques qui donnèrent lieu à l'existence d'une église franco-protestante à St-Jérôme. Mon objectif sera d'expliquer comment et pourquoi des évangéliques arrivèrent à s'implanter dans cette région. Je laisserai donc de côté la croissance ultérieure des évangéliques de St-Jérôme pour me concentrer exclusivement sur leur établissement. Avant d'explorer les branches et les feuilles, il m'apparaît essentiel d'étudier les racines et le tronc. Voici les étapes que je suivrai dans ce travail : je commencerai par résumer l'origine de St-Jérôme et ce qui fut déterminant pour elle, afin de mieux comprendre le contexte dans lequel l'œuvre évangélique prit naissance. Ensuite je résumerai les efforts missionnaires à St-Jérôme qui eurent lieu avant 1961. Troisièmement je rapporterai les événements historiques qui donnèrent lieu à l'établissement définitif d'évangéliques dans cette ville. En dernier lieu j'analyserai ces événements en tentant d'identifier les facteurs socioculturels qui les favorisèrent.

1. LA VILLE DE ST-JÉRÔME, ORIGINE ET CULTURE

La fondation officielle de la ville de St-Jérôme remonte au 15 novembre 1834². Cependant, le premier document constatant que quelques personnes habitaient la région date du

¹ D'après les données du dernier recensement canadien en 2006.

² Germaine Cornez, *Une ville naquit, Saint-Jérôme de 1821 à 1880*, tome 1, Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1973, p. 1.

21 juin 1821³. Ces pionniers étaient installés aux bords de la Rivière du Nord et réclamaient un statut légal de la part des autorités religieuses et civiles. Germaine Cornez décrit ce document, témoin des premiers habitants, de ce qui allait éventuellement devenir St-Jérôme:

Ce document, signé par Mgr Lartigue, coadjuteur de Montréal, en visite pastorale à Sainte-Anne-des-Plaines, autorisait le curé, l'abbé Pierre Grenier, à aller le dimanche, lorsqu'il le jugerait bon, célébrer la messe à la petite chapelle que les colons de la Rivière du Nord⁴.

St-Jérôme, alors désignée sous le nom de « La Chapelle », était à cette époque, une extension de la seigneurie de Nicolas-Eustache Lambert Dumont⁵, c'est-à-dire la Seigneurie des Mille-Îles⁶. Entre 1810 et 1821 le seigneur Dumont fit défricher des terres longeant la Rivière du Nord et y installa quelques censitaires : « (...) si bien qu'en 1821 – écrit Cornez –, il existait plusieurs habitations et plusieurs terres en défrichement sur une longueur de sept milles environs⁷ ».

Mgr Lartigue, dans sa réponse favorable à la requête des colons de la Rivière du Nord, put voir la chapelle sans prêtre des riverains, comme un appel pour de l'aide spirituelle. Suite à l'appui de Mgr Lartigue, plusieurs colons, principalement en partance de Sainte-Anne-des-Plaines, vinrent s'établir à La Chapelle. Dès cette époque on retrouve la trace de celui qui

³ Le territoire que constitue l'actuelle ville de St-Jérôme avait été concédé dès 1750 par le gouverneur de la Jonquière, mais ne fut jamais développé avant 1821. Germaine Cornez identifie deux raisons responsables de ce long délai : l'hostilité grandissante devant le régime seigneurial, qui rendait difficile les entreprises coloniales et le manque d'accès pour pénétrer à l'intérieur des terres situées sur la rive nord de la Rivière des Mille-Îles, cf. *Une ville naquit*, p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 2.

⁵ Cf. DBC (Dictionnaire bibliographique du Canada). Ce dictionnaire est disponible en ligne.

⁶ Pour développer le Nord de la Seigneurie des Mille-Îles, les Dumont, père et fils, firent construire une route partant de la Rivière des Mille-Îles et traversant Ste-Thérèse, qui se rendait jusqu'à un point central sur une rive de la Rivière du Nord. Cette route s'appelait la Grande-Ligne et croisait la route de la Grande-Côte de St-Eustache (point de départ de la route vers le nord). La Grande-Ligne fut ouverte en 1806. Cf. Germaine Cornez, *Une ville naquit*, p. 11.

⁷ *Ibid.*, p. 13-14.

fut probablement le premier protestant à habiter l'agglomération qui allait devenir St-Jérôme : William Moranville, un écossais propriétaire d'un moulin, mais il mourut très tôt⁸.

Au 15 novembre 1831 le temps fut venu pour faire une demande officielle en vue de l'érection d'une paroisse. À ce moment, La Chapelle comptait probablement plus de cinquante foyers⁹. Exactement trois ans plus tard, La Chapelle fut érigée en paroisse. Dès lors les habitants réclamèrent un curé, mais ils n'en obtinrent pas avant 1837, lorsque l'abbé Étienne Blyth fut nommé le premier curé de St-Jérôme¹⁰. L'agglomération atteint le statut de municipalité le premier juillet 1855 et eut comme premier maire le notaire Melchior Prévost jusqu'en 1862¹¹.

Le fameux curé Antoine Labelle, n'arriva pas à St-Jérôme avant le 15 mai 1868, alors âgé de 35 ans. Il avait été curé à Lacolle où il fut épuisé par des tensions entre catholiques et protestants¹². Il demanda à Mgr Bourget d'être transféré vers « un diocèse américain où un salaire plus élevé lui permettrait de solder ses dettes¹³ », mais Bourget l'envoya plutôt à St-Jérôme. À l'arrivée du curé Labelle à St-Jérôme, beaucoup de progrès avait été accompli pour la ville, mais il restait énormément à faire pour développer la municipalité. Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, l'heure était à la colonisation, et le curé Labelle recevra le mandat de coloniser le Nord¹⁴. L'impact du curé Labelle à St-Jérôme fut gigantesque, il plaida souvent pour sa paroisse aux parlements d'Ottawa et de Québec. On raconte qu'il était si dérangeant qu'un jour un ministre dit à un député de Terrebonne : « Tâchez donc de nous débarrasser de

⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁰ *Ibid.*, p. 33, 37.

¹¹ *Ibid.*, p. 68.

¹² Cf. DBC.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Jacques Lacoursière, *et al*, *Canada Québec 1534-2000*, Sillery, Septentrion, 2001, p. 368-70.

votre encombrant curé de Saint-Jérôme.» À quoi le député répondit : « C'est impossible, mon cher collègue, il n'y a d'autre ressource que de lui donner ce qu'il demande¹⁵. » Ainsi il obtint un train pour la région du nord, avec même un wagon portant son nom¹⁶. La notoriété du curé Labelle transcenda largement les limites de St-Jérôme : il fut nommé sous-ministre de la colonisation et de l'agriculture dans le gouvernement de Honoré Mercier, il était connu aux États-Unis et en Europe où il vint pour activer l'immigration française¹⁷ et il obtint du pape Léon XIII le titre de protonotaire apostolique le 3 juillet 1889. Le curé Labelle mourut le 4 janvier 1891 à Québec et fut enterré quatre jours plus tard à St-Jérôme où il reçut pratiquement les hommages nationaux en guise de funérailles.

Un homme d'action de l'envergure du curé Labelle, avec son génie de l'organisation, n'a pu faire autrement que de laisser une marque indélébile sur la ville de St-Jérôme. Bien qu'il combattit les ultramontains, il imposa un catholicisme strict dans la région de St-Jérôme¹⁸. La communauté jérômienne, depuis le commencement de son histoire, fut catholique mur à mur, l'Église fut omniprésente tout au long de son développement¹⁹. Son imposante cathédrale et

¹⁵ Rapporté par Germaine Cornez, *Une ville naquit*, p. 138-9.

¹⁶ En plus de l'obtention d'un train, le curé Labelle permit également le développement industriel de sa ville et fut responsable de la fondation en 1881 de l'une des plus importantes industries dans l'histoire de St-Jérôme : la fabrique de papier de Jean-Baptiste Rolland qui existe encore aujourd'hui, cf. DBC. Les jérômiens lui doivent également en grande partie le passage de l'agglomération de St-Jérôme d'un village à une ville. Cf. Germaine Cornez, *Une ville naquit*, p. 174-77. L'auteur fait le bilan des réalisations du curé Labelle lorsque le 1^{er} janvier 1881 St-Jérôme fut proclamée une ville : « Depuis son arrivée douze ans plus tôt, il avait tendu les volontés, électrisé les énergies. Il avait participé à toutes les réalisations qui avaient mené Saint-Jérôme à ce tournant important de sa vie : la construction du Palais de justice, d'un collège de garçon, d'une salle de réunion pour la Fanfare, l'agrandissement du marché, l'éclairage des rues, l'aménagement de trottoirs, la création d'un bureau de santé et la mise en force de mesures d'hygiène. La construction de l'aqueduc n'aurait pu être si tôt réalisée s'il n'y avait mis littéralement la main. Et que dire du chemin de fer dont Saint-Jérôme lui était en tout point redevable et dont les effets bénéfiques s'étaient tout de suite manifestés dans notre vie économique, timides encore mais riches de promesses.» p. 177

¹⁷ DBC.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Les trois tomes sur l'histoire de la ville de St-Jérôme témoignent de cet état de fait. Germaine Cornez, *Une ville naquit*, 191 p. ; *Idem.*, *Une ville grandit, Saint-Jérôme de 1881 à 1914*, tome 2, Saint-Jérôme, L'Écho du

l'effigie du curé Labelle au centre-ville rendent témoignage que durant toute son histoire, St-Jérôme fut un terreau catholique étanche, renfermant une population homogène formée de Canadiens-français catholiques. Comment des franco-protestants allaient-ils pouvoir percer cette herméticité pour s'établir et se maintenir dans cette ville ? Qu'est-ce qui allait leur permettre de s'établir dans une contrée si hostile au protestantisme ? Voici l'histoire des protestants de langue française de la ville de St-Jérôme.

2. ÉVÉNEMENTS AVANT 1961

Au 19^e siècle, la méthode de prédilection d'évangélisation protestante était le colportage. Le premier témoignage évangélique, à avoir retenti à St-Jérôme, fut celui du colporteur Joseph Vessot (1810-1898). Vessot est né à Saint-Albain en France. Pendant ses études, il se prépara à devenir missionnaire en travaillant comme colporteur. En 1840 il fut envoyé à Montréal par la Société missionnaire de Genève. Il se mit à l'œuvre dans la région de Terrebonne²⁰. Le premier historien du protestantisme français d'Amérique du Nord, Rieul-P. Duclos, écrivit en 1912 :

Vessot avait installé sur la place du marché une « stalle » qu'il transformait volontiers, en vendant ses bibles et en distribuant des traités religieux, en une chaire d'où partaient vives et toujours originales les vérités qui remplissaient son cœur. On aimait sa manière d'attirer l'attention des passants, le tact avec lequel il savait offrir ses ouvrages, qu'il ouvrait d'avance en exposant leur contenu. Tous ceux qui s'arrêtaient n'achetaient pas, mais il en y avait toujours quelques-uns qui se laissaient convaincre et plus d'un cultivateur, plus d'une ménagère emportait, avec ses provisions habituelles, la perles de grand prix²¹.

Nord, 1977, 3 tomes, 292 p. ; Mgr Paul Labelle, *Une ville s'épanouit, Saint-Jérôme de 1914 à 1934*, tome 3, Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1985, 3 tomes, 363 p.

²⁰ Ces données biographiques proviennent de Jean-Louis Lalonde, *Des loups dans la bergerie : Les protestants de langue française au Québec*, Montréal, Fides, 2002, p. 91.

²¹ Rieul-P. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1912, tome 1, p. 251.

Le travail de Vessot nous est assez bien connu puisque son journal personnel fut préservé jusqu'à aujourd'hui. Il décrivit son travail dans son journal entre 1840 et 1863. Voici ce qu'il y inscrivit le 5 janvier 1854 :

Je suis allé faire des visites du côté de St-Jérôme. J'ai visité deux familles pour la première fois qui aiment beaucoup entendre la lecture de la praole [sic] de Dieu. Dans une maison, je me suis arrêté une fois en passant pour faire voir mon cheval. Je leur dis seulement quelques paroles de l'évangile. J'ai été bien réjoui quand j'ai appris qu'ils avaient l'évangile. J'ai bonne espérance que bientôt les âmes pourront se réjouir en Dieu leur sauveur comme Marie et sans la prié [sic] en croyant seulement en celui qu'elle a mis au monde. Seul nom donné aux hommes par lequel il faille être sauvé. Actes 4, v.12²².

Était-ce la première fois que Vessot vint à St-Jérôme ? Cela dépend de ce qu'il veut dire par « J'ai visité deux familles pour la première fois... » Était-ce la première fois qu'il visitait ces familles ? ou était-ce la première fois qu'il visitait des familles à St-Jérôme ? Y eut-il un noyau de protestants à St-Jérôme que Vessot aurait visité à l'occasion ? Quatre jours plus tard il se trouvait à Hawksbury (65 km à l'ouest de St-Jérôme), et ce fut la seule fois où il mentionna St-Jérôme. Nous savons qu'il y vint alors que St-Jérôme était encore une petite agglomération qui n'avait pas encore atteint le statut de village et que ce fut bien avant le passage du curé Labelle.

Le deuxième document témoin d'une œuvre évangélique à St-Jérôme se trouve dans le rapport annuel de la Société missionnaire canadienne française (SMCF)²³. Bien que ce rapport fut publié en 1881, il fait état d'événements précédant cette date. Dans le compte rendu de l'œuvre missionnaire à Ste-Thérèse (28 km au sud de St-Jérôme), le rapport mentionne plusieurs ouvriers, pasteurs et colporteurs, qui oeuvrèrent dans cette région. Voici ce qui

²² David-Thierry Ruddel, *Le protestantisme français au Québec 1840-1919*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1983, p. 35. J'ignore si les erreurs sont celles de Ruddel ou celles de Vessot.

²³ *Annual Report of the French Canadian Missionary Society*, Montréal, Campbell and Beckett Printers, 1881. La SMCF (en Anglais FCMS : French Canadian Mission Society), fut fondée en 1839 par des Presbytériens, des Anglicans, des Méthodistes et des Congrégationalistes qui mirent en commun leurs efforts pour évangéliser les Canadiens-français catholiques.

concerne St-Jérôme dans ce rapport : « In order there is next the special field of Mr. Richard, including Mascouche, Ste. Sophie, Ste. Anne, St. Jerome, and the mixed townships in rear. Details of these, although deeply interesting, must be passed over²⁴. » Il est regrettable que le rapport ne donne pas davantage de détails concernant l'œuvre de M. Richard. Vers quelle période fit-il son travail ? À en juger d'après le travail de ses collègues dans la même région, il oeuvra probablement dans les années 1860. Richard continuait le travail de Vessot ? S'occupait-il d'un noyau de protestants à St-Jérôme ? Cela demeure grandement incertain. Nous ne savons pas si la SMCF continua à œuvrer auprès de la ville de St-Jérôme.

Cependant, nous savons que la mission des presbytériens pour l'évangélisation des Canadiens-français envoya des ouvriers vers la fin du 19^e et au début du 20^e siècle à St-Jérôme. Richard E. Strout a étudié l'œuvre missionnaire du Comité d'évangélisation française de l'Église Presbytérienne²⁵, pour les années 1895 jusqu'à la dissolution de ce comité en 1912. Cette étude ne permet pas de savoir s'il y eut un travail missionnaire à St-Jérôme entre 1860 et 1895, mais elle permet de savoir qu'à partir de 1895 l'évangélisation ne fut pas constante dans le royaume du curé Labelle, en tout cas pas du côté des Presbytériens. Voici les années où les Presbytériens oeuvrèrent dans la région de St-Jérôme : entre 1895 et 1897 ils n'y envoyèrent pas d'ouvrier, puis de 1898 à 1903 ils oeuvrèrent à St-Jérôme, leur travail cessa entre 1904 et 1905 et repris pour une dernière année en 1906²⁶. Ces intermittences suggèrent qu'il n'y avait probablement pas de noyau de protestants à St-Jérôme, ou qu'il aurait souvent été laissé à lui-même. Cependant, il est possible que la SMCF ou d'autres missions francophones aient

²⁴ *Ibid.*, p. 60.

²⁵ Le « Board of French Evangelization » fut fondé par l'Église Presbytérienne du Canada en 1875 et poursuivit son oeuvre auprès des Canadien-français pendant 47 ans. Ce comité employait diverse activité de colportage, d'enseignement et d'évangélisation directe dans le but de convertir des catholiques à la foi protestante.

²⁶ Richard Strout, « The Latter Years of the Board of French Evangelization of the Presbyterian Church in Canada 1895-1912 », mémoire (MA Religion), Bishop's University, Lennoxville, 1986, p. 88.

continué à évangéliser les habitants de St-Jérôme pendant la deuxième moitié du 19^e siècle. Peut-être même qu'il existait un petit noyau de quelques protestants qui aurait été entretenu par Vessot, puis par Richard ? Les sources défrichées jusqu'à maintenant ne permettent pas de le dire.

Un autre vieux récit du côté évangélique francophone implique la population de St-Jérôme. R.P. Duclos, en racontant les péripéties qui entouraient le ministère de Charles Chiniquy au Québec, rapporte un épisode où un jérômien prétend que ses compatriotes veulent entendre Chiniquy prêcher dans leur ville :

Un jour un cultivateur des environs de St-J. se présenta à Chiniquy ; il se prétendait envoyé par un grand nombre d'amis et demandait au conférencier de bien vouloir se rendre au milieu d'eux. M. Bruneau était présent à cette entrevue. Pressentant que cette invitation pouvait cacher un piège, il imposa sa compagnie. Le messenger, qui ne voulait pas deux hommes, invoqua le peu d'espace de son traîneau. Bruneau qui ne voulait pas laisser Chiniquy aller seul insista en affirmant qu'il se tiendrait debout en arrière. Le messenger s'y refusa. « Dans ce cas, dit Chiniquy, je regrette de ne pouvoir aller avec vous, bonsoir ! » On apprenait plus tard qu'il y avait eu un vrai complot organisé. A l'entrée d'un bois qu'il fallait traverser pour se rendre à l'endroit indiqué, Chiniquy devait être assassiné²⁷.

Selon toute vraisemblance, cet événement se produisit dans les années 1870 pendant que Chiniquy oeuvra beaucoup à Montréal. C'était donc à l'époque où le curé Labelle était à St-Jérôme. Cet incident nous démontre d'une part que les habitants de St-Jérôme n'ignoraient pas l'existence d'un mouvement franco-protestant qui se propageait autour d'eux. D'autre part, cela confirme qu'au moins un groupe de jérômiens était hostiles aux protestants et même prêt à assassiner la figure de proue de leurs ennemis. La région du Nord était peut-être un terreau fertile pour l'agriculture, mais pas pour le protestantisme.

²⁷ Rieul-P. Duclos, *Histoire du protestantisme*, p. 98.

Un autre pasteur protestant aurait œuvré dans la région de St-Jérôme pendant la première moitié du 20^e siècle : le pasteur Léopold Massicotte (1866-1950). En 1880 les Méthodistes commencèrent une œuvre dans la région de St-Jovite (80 km au nord de St-Jérôme). Plus tard (vers la fin des années 1920), le pasteur Massicotte s’y rendit fréquemment jusqu’à sa mort le 18 octobre 1950. Hervé Fines rapporte au sujet du pasteur Massicotte : « (...) s’occupant en plus [de St-Jovite] de St-Jérôme, Mont-Laurier et le Lac des Iles. Comme il ne fut pas remplacé, il n’y eut plus de cultes en français dans tout ce vaste secteur, et les fidèles, pris en charge par les églises anglaises, furent pratiquement livrés à eux-mêmes²⁸. » Peu importe le travail qu’il pu faire Massicotte à St-Jérôme, nous avons deux certitudes : après sa mort les protestants de langue française, qu’il pouvait y avoir à St-Jérôme, furent amalgamés à une congrégation anglophone ; il n’existait plus aucune œuvre protestante francophone à St-Jérôme à partir de 1951. Conclusion : les franco-protestants qui existent aujourd’hui dans cette ville ne sont aucunement en continuité avec une œuvre qui aurait existée entre 1854 et 1950. Nous devons donc trouver une autre origine historique à l’œuvre qui existe actuellement. Voici le récit de cette origine, avec l’analyse des causes qui l’ont rendue possible.

3. ÉVÉNEMENTS À PARTIR DE 1961

L’œuvre franco-protestante dans la ville de St-Jérôme remonte au travail d’un pionnier qui s’installa avec sa famille dans la ville de St-Jérôme en 1961 : Ernest Dyck. Avant de parler proprement de son travail à St-Jérôme, je vais résumer sa vie jusqu’aux événements qui le conduisirent dans cette ville qui était, jusqu’à son arrivée, un bastion catholique presque

²⁸ Hervé Fines, (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L’Aurore, 1972, p. 90. L’affirmation de Fines n’est pas corroborée par les autres sources que j’ai investiguées : nulle part ailleurs n’est-il fait mention d’une œuvre de Massicotte à St-Jérôme. À sa mort le journal l’Aurore mentionna sept stations missionnaires dont il s’occupait dans les Laurentides, St-Jérôme n’en fait pas parti. Cf. Paul Villard, « Leopold Massicotte », *L’Aurore*, Montréal, 15 novembre 1950, p. 1-2.

étanche²⁹. Ernest Dyck est né le 5 avril 1922 à Hirschau en Ukraine qui venait de passer aux mains de l'URSS. Ernest était le dixième enfant de Peter Frank Dyck et de Katharina Toews. Les parents d'Ernest Dyck étaient des Frères mennonites et des agriculteurs³⁰. En 1918 la guerre civile éclata en Russie et allait mener à la formation de l'URSS. Ces circonstances poussèrent beaucoup de soviétiques à émigrer. Ce fut le cas de Peter Dyck qui obtint la permission de quitter le pays à l'automne 1926. Le 24 août de cette année Peter Dyck fut tué par des bandits venus voler la famille Dyck. L'événement fut une tragédie qui marqua profondément les Dyck et faillit compromettre leur départ pour le Canada. Mais Peter Dyck avait dit à sa femme : « Si quelque chose devait m'arriver, ne reste pas en Russie avec les enfants. Quitte !³¹ » C'est ce qu'elle fit le 15 septembre 1926 avec ses dix enfants, sa belle-mère et sa belle-sœur. Ils arrivèrent à Québec le mois suivant et le 15 octobre ils furent accueillis par le service d'immigration mennonite à Rosthern en Saskatchewan (70 km au nord de Saskatoon). Ernest pu aller à l'école pendant que sa famille vivait grâce à l'agriculture. Il se convertit à l'âge de neuf ans après qu'un pasteur des Frères mennonites lui ait expliqué le salut³². À dix-huit ans Ernest consacra sa vie pour servir Dieu et fut baptisé. Il commença une formation biblique décentralisée dans les églises des Frères Mennonites³³. Éventuellement, il reçut une formation biblique pendant trois ans au Mennonite Brethren Bible College de Winnipeg. C'est à cette école qu'il fréquenta Lydia Krahn qui allait devenir son épouse le 28 septembre 1951. Les deux avaient la conviction que Dieu les appelait à être

²⁹ Les informations biographiques qui suivent, à moins d'indications contraires, ont été prises dans les mémoires que Ernest Dyck écrivit pour ses enfants et ses petits enfants : Ernest Dyck, *Called to Witness*, St. Catharines, par l'auteur, 2003, 297 p.

³⁰ *Ibid.*, p. 1

³¹ *Ibid.*, p. 3.

³² Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*, St-Jérôme, 14 mars 2007, 1h 59m 18s.

³³ *Ibid.*

missionnaires en Afrique. En 1951 Ernest Dyck et sa femme furent envoyés par les Frères mennonites comme missionnaires au Congo. Avant d'être envoyé en Afrique, le couple Dyck devait passer par le Québec pour y apprendre le français. Ils s'arrêtèrent d'abord à Montréal puis ils passèrent le reste de leur séjour à l'Institut biblique Béthel de Sherbrooke où ils apprirent le français. M. Dyck affirme que lors de leur séjour au Québec, il trouvait le climat très difficile pour les évangéliques car ceux-ci étaient persécutés³⁴. En constatant ces persécutions, il dit à sa femme : « Je suis content que le Seigneur ne m'ait pas appelé au Québec³⁵. » Après leur séjour au Québec, les Dyck ont passé une année à Bruxelles afin de parfaire leur français. Après quatre années de service au Congo, la famille Dyck devait rentrer temporairement pour que Ernest puisse compléter une maîtrise en éducation comme l'exigeait la mission qui l'envoyait. En 1957 la famille s'installa à Seattle le temps que Ernest finisse ses études. En 1959 la famille Dyck, maintenant augmentée de trois enfants, repartit au Congo, mais pour un séjour qui allait se terminer abruptement. À leur arrivée le Congo était dans un grand bouleversement politique qui allait mener à son indépendance le 30 juin 1960. Après que l'indépendance fut faite, la guerre civile éclata. Jugeant qu'il y avait du danger pour les ouvriers, plusieurs missions retirèrent leurs missionnaires. Les Dyck rentrèrent définitivement au Canada et ne revinrent jamais au Congo³⁶. En novembre de 1960 Ernest reçut une invitation du Comité intérieur des missions (CIM) des Frères mennonites pour aller œuvrer au Québec auprès des Canadien-français. Au début les Dyck refusèrent l'invitation, car ils s'attendaient à retourner bientôt en Afrique. Le CIM réitéra son invitation en mars 1961 et cette fois les Dyck

³⁴ Il raconte que des pasteurs baptistes étaient emprisonnés pour avoir prêcher en plein air et qu'il a vu la maison d'un frère chrétien être brûlée avec l'approbation d'un prêtre catholique pour ce geste. Cf. *ibid.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Ils gardèrent toujours espoir d'y revenir, même après qu'ils eurent commencé leur travail au Québec, mais après un deuxième échec en 1967, ils résolurent de ne plus y retourner, même si la porte devait se rouvrir. Cf. Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 139-42.

acceptèrent. Le CIM allait être le principal soutien financier des Dyck pour les prochaines années. Ainsi les Dyck allaient devenir les pionniers d'une région qui avait déjà été évangélisée par des protestants, mais où l'évangile n'avait pas encore pris racine.

3.1. Trouver une ville au Québec

La première étape avant d'envoyer la famille Dyck au Québec, était de déterminer l'endroit où elle irait œuvrer. Ernest devait se rendre d'abord seul au Québec avec un collègue pour visiter quelques secteurs propices pour implanter une mission des Frères mennonites. Arrivés à Montréal en juillet 1961, ils rencontrèrent Tilman Martin, qui était déjà au Québec depuis 1956 pour une mission de l'Église mennonite (une autre branche mennonite)³⁷. Ernest et son associé commencèrent bientôt une tournée dans le Québec. Voici les critères que les Frères mennonites avaient décidés pour l'endroit où démarrer le travail : (1) ce devait être une ville ou un village de taille moyenne, (2) cette ville ne devait pas être située trop loin de Montréal, (3) les habitants de cette ville devaient être d'une majorité canadienne-française, (4) il ne devait pas y avoir déjà un témoignage évangélique en français, (5) la ville devait avoir une école protestante anglophone pour que les enfants puissent continuer leur éducation scolaire, (6) la ville ne devait pas être une simple région touristique, mais devait avoir des industries pour qu'une population y habite à l'année longue³⁸.

C'est en discutant avec Tilman Martin que St-Jérôme fut mentionnée pour la première fois. Ernest et Henry devaient aller voir Trois-Rivières et Victoriaville, mais avant de s'y rendre, ils décidèrent d'aller voir St-Jérôme. Voici la description que Ernest Dyck fit de St-Jérôme lors de sa première visite :

³⁷ Ernest Dyck n'était pas le premier mennonite au Québec, mais il était le premier missionnaire des Frères mennonites (CIM) à venir travailler au Québec, cf. Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*.

³⁸ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 118.

We took the Auto-Route (a toll-free highway from Montreal to St. Jérôme). We spent five to six hours to gather information. It had a population of 26, 000 in 1961³⁹. We spent five to six hours to gather information. There were three smaller towns or villages alongside St. Jérôme. They were St. Antoine, Lafontaine, and Bellefeuille. St. Jérôme had industries and a hospital with at least two hundred beds. There were many large elementary and secondary French Schools in town. However, there was a small Protestant school called “Laurentia”, which had an enrolment of approximately 100 children. Besides large Catholic churches in four or five areas of this city, a large cathedral stood in the center of town across from a central park. The Catholic Bishop and a large number of priests lived in their apartments next to the cathedral. This city and its surrounding villages presented a challenge that we needed to investigate further⁴⁰.

Ce même soir Ernest et Henry se rendirent à Trois-Rivières et visitèrent Norman Buchanan, un contact qui avait été fait lors de leur premier passage au Québec. M. Buchanan avait été choisi pour être le coordonnateur d’un large projet d’évangélisation appelé : « Quebec Every Home Crusade ». Ce programme avait pour but de livrer des traités évangéliques en français dans toutes les maisons du Québec. Norman Buchanan s’engagea à fournir le matériel d’évangélisation que Ernest Dyck aurait besoin pour son travail au Québec. Le lendemain, Ernest et Henry visitèrent encore deux autres villes : Victoriaville et Plessisville, mais les deux hommes préféraient St-Jérôme. Quelques jours plus tard ils revinrent à St-Jérôme et vérifièrent la moyenne des prix pour un loyer. Ces recherches finirent par la location d’une maison située au 11 rue Paul à St-Jérôme. Cette maison était commode pour le travail d’implantation que prévoyait faire Ernest Dyck, puisqu’elle pouvait accueillir près d’une trentaine de personnes assises dans une même pièce. Elle leur en coûtait 110\$ par mois⁴¹. Ernest rentra en Alberta pour aller chercher sa famille. Ils mirent plusieurs jours avant d’arriver à St-Jérôme et

³⁹ En 2006, avec les fusions municipales, le recensement dénombrait 63 729 résidents à St-Jérôme.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 119.

s'installèrent finalement dans leur nouvelle résidence le 10 août 1961. Ernest Dyck avait alors 39 ans.

3.2. Ernest Dyck à St-Jérôme

Ernest Dyck affirme qu'à son arrivée à St-Jérôme il n'existait aucune œuvre protestante en français⁴². Il y avait cependant l'Église unie qui était dans les environs, mais en anglais seulement⁴³. À peine quelque jour après s'être installé, Ernest Dyck reçut de Norman Buchanan une grosse boîte remplie de traités d'évangélisation. Aussitôt le pasteur mennonite se mit au travail, il alla de porte en porte en distribuant ses traités et en essayant d'entrer en contact avec les personnes chez qui il distribuait son matériel. La distribution de porte à porte occupa la première partie du temps d'Ernest Dyck au début de son ministère à St-Jérôme. Déjà au mois d'octobre 1961, il avait terminé sa distribution dans toutes les maisons de St-Jérôme, incluant les secteurs Lafontaine et St-Antoine⁴⁴. Il avait reçu de l'aide d'un étudiant de l'Institut biblique Béthel pendant deux semaines au mois d'août : Fernand St-Louis qui devint plus tard un ouvrier/évangéliste avec les Frères chrétiens. La distribution de traités permit à Ernest d'entrer en contact avec les habitants de St-Jérôme. Lorsqu'il en avait l'occasion il se présentait à eux, et plusieurs se confiaient à lui lorsqu'ils étaient affectés par le deuil, ou la maladie, ou une perte d'emploi. L'obstacle qui semble avoir été le plus récurrent pendant la

⁴² Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*.

⁴³ Il y avait peut-être quelques protestants de langue française qui participaient au culte anglais de l'Église unie. Si on se fit au fait que l'École Laurentia existe depuis 1932 à St-Jérôme, cela atteste une présence protestante anglophone dans cette ville depuis environ la même époque. Cette présence fut toujours très minoritaire; en 1932 Laurentia comptait 9 élèves et aujourd'hui elle compte seulement 240 pour un bassin de population tel que celui de la région de St-Jérôme c'est très peu.

⁴⁴ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 124.

distribution de littérature fut qu'on identifiait M. Dyck aux Témoins de Jéhovah⁴⁵. Il devait donc s'en défendre et prouver qu'il était protestant.

Grâce aux traités qu'il distribuait, Ernest Dick pu entrer en contact avec quelques personnes. Sur les traités il y avait un coupon que les personnes pouvaient remplir si elles désiraient recevoir gratuitement un Nouveau Testament Bien sûr, le N.T. était ensuite livré par M. Dyck. C'est ainsi qu'il fit un contact qui allait devenir la première famille à former une cellule d'église, c'était la famille Froment. Cette famille avait connu le Seigneur et avait été baptisée par un pasteur baptiste alors qu'elle vivait en Abitibi. Pendant le mois de septembre, Ernest Dyck décida que le temps était venu d'avoir le premier culte évangélique en français à St-Jérôme⁴⁶. Pour l'occasion il invita Tilman Martin de Montréal avec quelques uns de ses membres et de ses contacts, il y eut aussi d'autres mennonites évangéliques de Joliette⁴⁷ (61 km à l'est de St-Jérôme). Comme nouveaux contacts de St-Jérôme, il n'y avait que la famille Froment, en tout environ vingt-cinq personnes s'assemblèrent. Ce culte eut lieu le dernier dimanche de septembre, soit le 24 septembre 1961, en après-midi à 14h00. Le service fut célébré dans la résidence des Dyck au 11 rue Paul. Ernest Dyck prêcha sur 1 Corinthiens 1.23 et le titre de son message était : « Nous prêchons Christ crucifié ». Jusqu'à preuve du contraire, cette date demeure l'anniversaire du premier culte à être célébré en français à St-Jérôme du côté des évangéliques. Cette date marque aussi le commencement d'un témoignage évangélique ininterrompu en français à St-Jérôme, ainsi que la formation officielle d'une église

⁴⁵ Il en parle à quelque reprise dans ses mémoires : *Ibid.*, p. 121, 122 ; ainsi qu'en entrevue, Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*.

⁴⁶ Avant cela, les Dyck fréquentaient l'église où Tilman Martin était pasteur. Ces visites furent très bénéfiques pour Ernest Dyck qui prenait exemple sur cette église pour apprendre à travailler parmi les Canadiens-français. Cf. Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 122.

⁴⁷ Harold Reesor débuta une œuvre mennonite à Joliette vers 1958.

qui existe depuis. Depuis, cette église a déjà célébré 2316 cultes dominicaux et célébrera bientôt son quarante-sixième anniversaire.

La semaine suivante, la congrégation était grandement réduite : il y avait la famille Froment, un chrétien de St-Canut (15 km à l'ouest de St-Jérôme) qui fréquentait ordinairement une église francophone de Lachute (36 km à l'ouest de St-Jérôme) et la famille Dyck; en tout onze personnes en comptant les enfants. La croissance de l'église se fit progressivement durant la première année : à l'automne 1961 ils étaient entre douze et quinze et au printemps 1962 ils étaient entre quinze et vingt⁴⁸. Pour rejoindre la population, Ernest Dyck eut parfois de l'aide et il arriva que certains qui venaient prêter main forte fussent unilingues anglais. Ernest Dyck réalisa rapidement que pour rejoindre les Canadiens-français il fallait des francophones, c'est pourquoi il insistait pour que les nouveaux convertis apprennent à évangéliser.

Durant l'année 1962, Ernest Dyck mit en place un nouveau moyen pour rejoindre la population jérômienne. Une émission de radio nommée « Parole de Vie », produite en Suisse par Pierre Gadina, était disponible pour être diffusée au Québec. Les Frères mennonites de l'Ouest acheminèrent les fonds nécessaires pour diffuser cette émission. Bientôt elle fut en onde tous les dimanches matins sur la station de radio locale de St-Jérôme : CKJL. À la fin de l'émission des N.T. étaient offerts gratuitement et les réunions de l'église du pasteur Dyck étaient annoncées. Ce programme de radio raisonna près de trois années dans la citadelle du curé Labelle. Suite à la suggestion d'un membre de l'église, M. Dyck commença aussi à visiter les prisonniers de St-Jérôme et les patients protestants de l'hôpital.

⁴⁸ En plus des personnes que j'ai déjà mentionnées qui fréquentaient l'église, M. Dyck nomme les familles suivantes : Girard, Frigault, Boucher, Généreux, Bastien. Cf. *ibid.*, p. 125.

En 1962, une œuvre nouvelle des Frères mennonites débuta aussi à Ste-Thérèse alors que le programme « Quebec Every Home Crusade » se mit en branle dans cette ville⁴⁹. Dès l'été 1962, l'œuvre de Ste-Thérèse nécessitait des ouvriers. Un nouveau couple des Frères mennonites y fut envoyé : Clyde et Élizabeth Shannon avec leurs quatre enfants. Au début les Shannon s'assemblaient avec l'église à St-Jérôme, mais à la fin de l'année 1962 ils réalisèrent qu'il était temps de démarrer des cultes à Ste-Thérèse. À partir de janvier 1963 l'église de St-Jérôme se rassembla le dimanche matin et non plus l'après-midi et l'église de Ste-Thérèse se rassembla le dimanche soir. Les deux congrégations participaient aux deux cultes. Les deux églises continuèrent ainsi jusqu'en janvier 1968 (5 ans donc), où il fut décidé que chaque église aurait son propre culte du matin et du soir. Le culte en commun fut maintenu une fois par mois.⁵⁰ Les Shannon demeurèrent à Ste-Thérèse jusqu'à l'été 1963, après quoi ils quittèrent pour Joliette. Les Dyck devaient donc s'occuper de deux églises à la fois. Une année plus tard, bien que Ernest demeura le pasteur des deux églises, il reçut de l'aide de quelques ouvriers anglophone qui parlait le français : Ben et Anne Klassen, Ed Wiebe, Don et Joan Balzer, Martha Wall et Monica Janzen.

Le mercredi 16 octobre 1963, le journal *L'Écho du Nord* avait sur sa page titre l'énoncé suivant : « Les FF. Mennonites construisent une chapelle ». Sous le titre on pouvait lire :

Mardi le 8 octobre, avait lieu le service de consécration et la levée de la première pelletée de terre marquant l'inauguration de la construction de la chapelle des Frères Mennonites, à St-Jérôme. Cette chapelle sera érigée au coin des rues Laviolette et Morand, dans l'ouest de la cité. Il s'agira d'un immeuble de pierre et de bois, sans clocher, pouvant contenir environ 100 personnes.

⁴⁹ À partir de ce moment, Ernest Dyck fut également grandement actif dans la ville de Ste-Thérèse qui allait bientôt voir naître une deuxième église des Frères mennonites. Pour la pertinence de cette recherche, je mentionnerai les événements de l'œuvre d'Ernest Dyck à Ste-Thérèse seulement lorsque cela sera nécessaire.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 144.

À la page 52 du même journal, on retrouve une assez grande photo montrant la première pelletée de terre. Sous la photo on peut lire :

MM. Gérard-H. Lachapelle, échevin, représentant le Conseil municipal, et M. Lavallée, surveillant des travaux, à l'emploi de S. Schultz Inc. A droite, on remarque le pasteur Ernest Dyck, qui assure déjà le ministère à St-Jérôme et Ste-Thérèse. Cette chapelle et le presbytère seront terminés vers Noël; elle pourra recevoir quelque 100 personnes.

La présence de représentants civils non protestants était très significative. C'était là un événement inédit qui indiquait bien un changement d'époque... À même la chapelle un logement fut construit pour l'ouvrier et sa famille. Les Dyck y emménagèrent le 2 janvier 1964. La chapelle et le presbytère étaient situés au 7 rue Morand. Le 24 septembre 1961 avait été le culte d'inauguration de l'église à St-Jérôme, 904 jours plus tard (presque deux ans et demi), l'église célébrait un culte de dédicace pour son bâtiment qui avait été achevé le 21 décembre 1963 et utilisé pour la première fois le 24 décembre⁵¹. D'après le journaliste qui était présent pour cet événement, il y avait environ 150 personnes pour ce culte de dédicace⁵². Quelques pasteurs furent invités pour l'occasion : Fernand Petit-Clerc de l'Association baptiste (président de la Jeunesse évangélique de la province), William Baerg missionnaire au Congo et Tilman Martin pasteur de l'Église mennonite de Montréal.

Malgré la croissance rapide de l'église à St-Jérôme, le premier baptême ne fut pas pratiqué avant l'été 1964 et le catéchumène n'était pas un jérômien, mais un thérésien. Les premiers jérômiens à avoir été baptisés comme croyants dans l'histoire de cette ville, sont, à notre connaissance, Fernand et Gilberte Boucher. Ils furent baptisés le 25 octobre 1964, le baptême eut lieu à l'Église Baptiste de Chomedey, puisque l'église de St-Jérôme n'avait pas

⁵¹ M. Dyck dans ses mémoires ne rapporte pas la même date pour la dédicace que l'édition du 18 mars 1964 de *L'Écho du Nord*. Le journal déclare que la dédicace eut lieu le 15 mars, alors que M. Dyck déclare que ce fut le 16 mars; *L'Écho du Nord* a raison, le 15 mars 1964 était un dimanche.

⁵² *L'Écho du Nord*, 18 mars 1964, p. 32.

encore de baptistère⁵³. En Octobre 1964, l'église de St-Jérôme comptait seize membres officiels. Dans les deux années qui suivirent, parmi ceux qui furent ajoutés comme membres, huit furent baptisés. À l'automne 1966, deux chrétiennes de l'église de St-Jérôme entreprirent des études bibliques à Béthel⁵⁴. À l'été 1966, Don Balzer devint un ouvrier à temps plein pour le CIM et s'installa à St-Jérôme dans le presbytère de l'église de la rue Morand. La famille Dyck déménagea à Ste-Thérèse. Durant la première année de Don Balzer à St-Jérôme, il était entendu que le travail se ferait en collaboration avec Ernest Dyck qui devait demeurer le pasteur, et Don son assistant⁵⁵. Au printemps 1967, les Dyck reçurent une invitation pour retourner au Congo. Ils acceptèrent cette invitation, mais l'entreprise devait échouer quelque jour avant leur départ. Entre temps Ernest Dyck avait officiellement confié la charge pastorale de St-Jérôme et de Ste-Thérèse à deux autres pasteurs. Le transfert de l'autorité pastorale se fit le dernier dimanche de juillet 1967 : le matin à St-Jérôme et le soir à Ste-Thérèse. Don Balzer et Benjamin Dyck⁵⁶ étaient respectivement devenus pasteurs des églises de chacune de ces deux villes. Le lendemain, lundi le 31 juillet 1967, Ernest Dyck, qui n'était maintenant plus pasteur à St-Jérôme ni à Ste-Thérèse, apprenait que la mission au Congo était annulée à cause des tensions politiques dans ce pays⁵⁷. Ces événements mirent fin à la première phase du

⁵³ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 133.

⁵⁴ Éventuellement les Frères mennonites du Québec eurent leur propre institut biblique (1976).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 136-7.

⁵⁶ Ben Dyck était arrivé de la Saskatchewan pour s'installer à Ste-Thérèse avec sa femme en août 1965. Ils parlaient le français et venaient pour œuvrer au Québec en diffusant une émission de radio appelée : « Le chant joyeux ». Ils joignirent l'Église des Frères mennonites de Ste-Thérèse alors que Ernest était le pasteur. Il n'y a aucun lien de parenté entre Ben et Ernest Dyck. Don Balzer et sa femme Joan venaient aussi de l'Ouest et étaient supportés par le CIM pendant qu'ils étudiaient le français au Québec en vue de l'œuvre pastorale dans au Québec.

⁵⁷ Le lot de problèmes et la déception qu'engendra cette annulation firent en sorte que les Dyck avisèrent le comité mennonite des missions étrangères qu'ils demeureraient avec le CIM et continueraient à œuvrer au Québec et qu'ils renonçaient définitivement à aller en Afrique. Cf. *ibid.*, p. 142.

travail des Dyck à St-Jérôme. Ils y revinrent le 1^{er} août 1982⁵⁸, mais entre temps l'église de St-Jérôme avait eu trois pasteurs : Don Balzer (1967-69), René Hainaut (1969-74), David Franco (1974-82). Après avoir discuté avec le CIM, il fut décidé que leur travail se poursuivrait dans l'implantation d'une église à St-Laurent. Pour commencer l'œuvre dans cette région, les contacts qui avaient été faits à l'Expo 67 avec le pavillon des Sermons de la science allaient s'avérer d'une grande utilité⁵⁹.

3.3. Retour sur le contexte de l'œuvre d'Ernest Dyck

En l'espace de six ans Ernest Dyck a implanté une église à St-Jérôme. Au terme de ces six années, le travail accompli était suffisant pour assurer la continuité de l'œuvre⁶⁰. Qu'est-ce qui a permis aux franco-protestants de faire une percée dans cette ancienne forteresse catholique qu'était la cité du curé Labelle ? Bien entendu le fait que Ernest Dyck vivait dans cette ville pendant qu'il y oeuvra sans relâche durant six ans, explique en grande partie l'établissement d'un témoignage évangélique au sein d'une communauté qui jadis était catholique fermée. Ce fait n'exclut pas de la balance d'autres facteurs sociologiques et culturels comme ayant favorisé l'implantation des Frères mennonites à St-Jérôme. Après avoir pris en compte tous les éléments et analysé sommairement l'époque à laquelle Ernest Dyck oeuvra à St-Jérôme, je crois que deux autres facteurs furent déterminant dans la percée de la foi protestante chez les habitants de St-Jérôme dans les années 1960. Ernest Dyck arriva à St-Jérôme lors d'un point tournant de l'histoire de l'Église catholique du Québec : de l'extérieur de l'Église catholique il y avait la Révolution tranquille et de l'intérieur de l'Église catholique

⁵⁸ Hervé Fines, *2e Album du Protestantisme Français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1988, p. 73.

⁵⁹ Ernest Dyck s'était impliqué lui-même durant l'Expo à ce pavillon comme conseiller bénévole, *ibid.*, p. 139.

⁶⁰ Au départ des Dyck en 1967, l'église comptait peut-être une cinquantaine de personnes. Le chiffre avancé est incertain, M. Dyck n'en étant pas convaincu : Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*.

il y avait la réforme du concile Vatican II. Ces deux facteurs permirent l'établissement de protestants francophone à St-Jérôme.

3.3.1. Le Québec avant la Révolution tranquille

Après la rébellion de 1837, l'Angleterre envoya John George Lambton (1792-1840), comte de Durham, comme gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique. Pendant son séjour au Canada, il fit un rapport sur ce qui n'allait pas dans la colonie :

Je m'attendais à trouver un conflit entre un gouvernement et un peuple ; je trouvai deux nations en guerre au sein d'un même État : je trouvai une lutte, non de principes, mais de races (...) : Français et Anglais⁶¹.

Le problème avec les Canadiens-français, selon Durham était l'infériorité culturelle de leur race par rapport aux anglais :

Et cette nationalité canadienne-française, devrions-nous la perpétuer pour le seul avantage de ce peuple, même si nous le pouvions ? Je ne connais pas de distinctions nationales qui marquent et continuent une infériorité plus irrémédiable. La langue, les lois et le caractère du continent nord-américain sont anglais. Toute autre race que la race anglaise (j'applique cela à tous ceux qui parlent anglais) y apparaît dans un état d'infériorité. C'est pour les tirer de cette infériorité que je veux donner aux Canadiens notre caractère anglais⁶².

Était-ce le véritable problème des Canadiens-français ? Qu'est-ce qui faisait que les Canadiens-français étaient plus pauvres, ne s'impliquaient pas en affaire, dépendaient des anglais à tant d'égard, désertaient la métropole et semblaient obscurantistes ? D'après les fondateurs de la SMCF ce n'était pas l'infériorité raciale, mais l'Église catholique qui était responsable de l'infériorité sociale des Canadiens-français⁶³. L'Église romaine assujettissait la population canadienne-française, empêchant le commerce avec les anglais, etc. La solution

⁶¹ *Rapport Durham*, disponible en ligne à : www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/Rbritannique_Durham.htm

⁶² *Ibid.*, à plusieurs reprises Lord Durham parle de l'infériorité des Canadien-français.

⁶³ L'analyse qui suit est le point de vue qu'enseigne le professeur d'histoire Richard Lougheed, *Histoire du protestantisme francophone en Amérique* (Notes de cours non publiées), Montréal, Faculté de Théologie Évangélique, 2007.

n'était donc pas d'angliciser les francophones, mais de les libérer du joug romain en les évangélisant dans leur propre langue. La SMCF voulait que les francophones deviennent des Canadiens-français protestants et non des anglais. La résistance de l'Église catholique, à ces efforts d'évangélisation et à toutes les tentatives d'assimilations, a éventuellement fait en sorte que le catholicisme devint un trait fondamental de l'identité canadienne-française et non seulement une religion. La langue française et la religion catholique furent irréductiblement liées. La langue anglaise et le protestantisme étaient vus comme une menace à la survie d'un peuple conquis, d'une patrie appauvrie, d'une langue assaillie, bref d'une identité toute entière. De quoi fouetter l'ardeur du patriotisme des franco-catholiques du Canada. L'église devint l'ultime bastion pour assurer sa survie. Inévitablement elle s'infiltra dans toutes les couches de la société canadienne –française. Il allait falloir tout un revirement, une révolution, pour déloger le catholicisme de cette race et de ses institutions, et permettre au protestantisme de faire une percée significative.

Maurice Duplessis fut premier ministre du Québec pendant presque vingt ans. Pendant ses dernières années au pouvoir, les idées libérales concurrençaient les vieilles idéologies de l'Union nationale. Duplessis déclara l'année de sa mort :

Ils font grave erreur ceux qui préconise la neutralité dans le système d'éducation, car il ne peut être question de neutralité entre le vrai et le faux, il ne peut être question de neutralité entre le bien et le mal, il ne peut être question de neutralité dans le domaine de l'éducation parce que la principale lumière qui répand de la vie et qui permet de voir dans le domaine éducationnel, c'est la lumière éternelle qui s'éteint jamais, qui s'éteindra jamais et qui fournit les facilités de perception qu'aucune puissance humaine ne peut procurer. *Ste-Anne de la Pocatière*, 1959⁶⁴.

⁶⁴ Disponible à : http://archives.radio-canada.ca/IDCC-0-17-1267/politique_economie/maurice_duplessis/
Bien entendu la lumière à laquelle Duplessis fait allusion est le point de vue catholique de son temps.

Nous l'avons vu, St-Jérôme n'était pas exclue de cette culture franco-catholique hermétique au protestantisme. Mais celle-ci allait bientôt faire de la place aux évangéliques... Dix ans auparavant, Ernest Dyck aurait certainement eu beaucoup plus de difficulté à faire une percée. Une révolution des mentalités était nécessaire. Cette révolution arriva finalement en 1960.

3.3.2. La Révolution tranquille

L'union entre l'Église et l'État au Québec mourut avec Maurice Duplessis. Une ère nouvelle s'amorça avec Jean Lesage et le Parti libéral du Québec en 1960. Un impact important qu'eut ce gouvernement fut la laïcisation des institutions de l'état. Les écoles et les hôpitaux, jusque là aux mains des catholiques, se remplissaient de personnel laïque et cela à mesure que les gens délaissaient la messe et l'Église catholique en général⁶⁵. La population de St-Jérôme était, elle aussi, bouleversée par ces changements radicaux sans précédent dans son histoire. En consultant les archives des journaux locaux pour les années 1963-64, j'ai pu m'apercevoir à quel point la Révolution tranquille était discutée dans la région. Parfois acclamée, d'autre fois conspuée; elle n'était, en tous les cas, pas ignorée⁶⁶.

⁶⁵ Il faut rappeler que les protestants étaient très favorables au Parti libéral car celui-ci favorisait la liberté de conscience. La laïcisation de l'état leur permettait d'avoir une place au sein de la société : fini l'ostracisme !

⁶⁶ Par exemple, j'ai suivi des lettres ouvertes d'un certain Georges Bergeron qui furent publiées dans *L'Écho du Nord* pendant toute l'année 1963. Il se plaint constamment de la neutralité que le gouvernement veut instaurer dans les institutions, il dénonce l'anti-christianisme de la société, il affirme faire son devoir de bon chrétien catholique, il cite des versets de la Bible, il s'oppose et milite contre la Révolution tranquille, etc. Voici un extrait d'un de ses plaidoyers : « Monsieur le Rédacteur, Dans ce prétendu droit à des écoles publiques neutres, je suis toujours à me demander sur quel principe de Vérité on peut bien se baser pour invoquer le respect de la liberté de conscience quand il s'agit d'incroyants. Ignore-t-on que la liberté de conscience, c'est le droit que l'État reconnaît à chaque citoyen en matière religieuse ? Or, les incroyants n'ont aucune religion. Comment alors peut-on leur reconnaître ce droit puisque l'objet propre de ce droit n'existe même pas chez eux ? Ce sont des athées. Sur quoi allons-nous nous fier pour traiter avec des gens qui sont ouverts à n'importe quelle conception de la vie et de la société ? L'attitude la plus logique à adopter en face des revendications des agnostiques au sujet des écoles publiques neutres, c'est de leur signifier que leur place n'est pas de vivre dans une société de croyants. Qu'ils émigrent dans un pays communiste. Là ils trouveront tout ce qui leur convient (...) Devant tout ennemi de sa foi,

Comment cette révolution permit-elle à Ernest Dyck d'implanter une église à St-Jérôme? D'une part les gens devenaient de plus en plus ouverts à autre chose que l'Église catholique romaine. D'autre part, la porte de certaines institutions lui fut maintenant ouverte.

3.3.2.1. Obstacles surmontés

Le fait de ne pas avoir une reconnaissance officielle de la part du gouvernement constitua parfois un obstacle dans l'évangélisation pour Ernest Dyck. Il arriva à quelques reprises que des personnes qui s'étaient d'abord montrées intéressées finissent pas se désister après avoir demandé si le pasteur pouvait officiellement enregistrer des naissances, célébrer des mariages ou conduire des funérailles. M. Dyck croyait qu'il en avait l'autorisation, puisque les Frères mennonites avait obtenu une reconnaissance officielle du gouvernement fédéral en 1945. Cependant au Québec cette reconnaissance n'était pas valide. Après avoir entrepris des démarches légales et déboursé \$2000, les Frères mennonites du Québec obtinrent une reconnaissance officielle. Le 7 février 1962, l'Assemblée législative du Québec adopta le Bill 121 permettant à l'Église de Frères mennonites d'Amérique du Nord de performer légalement des actes de naissance, des mariages et des funérailles⁶⁷. Il y a fort à parier que cette reconnaissance aurait été plus difficile à obtenir sous le gouvernement de Duplessis. Le gouvernement de Lesage, en octroyant une reconnaissance officielle à l'église que Ernest Dyck représentait, assura à ce dernier une plus grande crédibilité auprès des contacts qu'il faisait.

Trois autres évènements montrent que la Révolution tranquille favorisa l'œuvre du pasteur Dyck. Pendant l'année 1962, Ernest Dyck voulut visiter les prisonniers de St-Jérôme. Le directeur de la prison ne lui accorda pas cette permission. Ernest écrivit une lettre au sous-

le croyant ne doit pas se contenter de dire, JE CROIS il doit prendre position. C'est ce qu'il faut faire devant le bill 60. *L'Écho du Nord*, 11 septembre 1963, p. 11. La liberté de religion envisagée était réservée au catholicisme.

⁶⁷ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 124.

ministre de la sécurité publique du Québec, lui réclamant la permission de visiter les détenus en tant que pasteur de l'Église des Frères mennonites. Il n'obtint jamais de réponse à sa lettre. Il se rendit au bureau du sous-ministre à Québec, on lui expliqua qu'une réponse avait été envoyée au directeur de la prison de St-Jérôme. Cependant M. Dyck n'en avait jamais été informé. Il insista jusqu'à ce qu'on lui laisse rencontrer le sous-ministre. M. Dyck écrit :

I asked him to explain to me the reason for the delay. He stated in his reply the following words: "*We have to be careful to whom we give permission.*" Then, I replied, "*Sir, do all groups have religious freedom in this province?*" Then his face changed colour (...) I was requesting the privilege to visit the prisoners who had been visited by other denominations. In a short conversation of perhaps fifteen minutes, he promised to give the M.B. Church and me the same rights that other groups had. I thanked him and he told me that the Director of the prison in St. Jérôme would receive a letter from his office that the permission I asked for had been granted. If I had not visited the Assistant Attorney General's office that day, it perhaps would have taken at least another year of writing letters before receiving any positive results. Thus, I now had the joy and privilege of visiting the prisoners every month for at least four years before moving on to Ste. Thérèse⁶⁸.

L'obtention de ce privilège était une conséquence immédiate de la Révolution tranquille.

À la même époque, Ernest commença aussi à visiter les patients de l'hôpital. En 1962 l'Hôtel Dieu de St-Jérôme employait encore beaucoup de personnel religieux. La directrice de l'hôpital était elle-même une religieuse. Ernest Dyck se procurait les noms des patients protestants de l'hôpital et allait les visiter. L'aumônier catholique n'appréciait guère la présence d'un protestant auprès des malades. Il manoeuvra et fit des intrigues contre Ernest Dyck pour l'empêcher de continuer ses visites. Il l'accusa de faire du prosélytisme et tenta d'empêcher les infirmières de lui fournir les noms des patients non-catholiques. Ernest Dyck se présenta devant la sœur supérieure en charge de l'établissement en espérant qu'elle lui accorderait le droit de visiter les non-catholiques. Elle ne fit pas grand cas de cette affaire,

⁶⁸ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 146.

prétextant qu'il n'y avait qu'un conflit de personnalité entre lui et l'aumônier. Ernest plaida que l'Hôtel Dieu de St-Jérôme était un hôpital public, financé par les impôts de tous les contribuables et que chaque patient avait droit au support spirituel de son choix. La directrice lui répondit qu'une rencontre avec les diverses autorités de l'hôpital serait convoquée et qu'il pourrait venir y parler. Cette rencontre ne fut jamais convoquée. Après plusieurs semaines sans résultat, M. Dyck prépara un dossier. Il retourna voir la directrice de l'Hôtel Dieu avec son dossier en main et menaça d'envoyer son histoire pour être publiée par *L'Écho du Nord*, racontant que la liberté religieuse d'une minorité de patients protestants de l'Hôtel Dieu n'était pas respectée. Quelques années auparavant, sous l'ère Duplessis, cette menace aurait eu peu d'effet. La directrice consentie aussitôt à ce que le pasteur Dyck puisse obtenir chaque semaine la liste des nouveaux patients protestants pour qu'il puisse les visiter. Dorénavant la directrice manifesta plus de respect au pasteur Dyck et avait une meilleure attitude à son égard⁶⁹.

Le troisième événement arriva en 1965 pendant l'été. Ernest Dyck avait organisé des rencontres d'évangélisation en plein air au parc du centre-ville de St-Jérôme. Le lieu était très symbolique : un protestant allait prêcher l'évangile au cœur de la forteresse là où se trouvait la statue du curé Labelle⁷⁰, devant l'imprenable cathédrale. Ernest Dyck rassembla une vingtaine de personnes, ils chantèrent des cantiques et Ernest prêcha l'évangile. Les passants s'arrêtaient pour écouter, puis, à la fin, ils purent poser des questions. L'expérience fut répétée une deuxième fois, après quoi des policiers se présentèrent pour interroger le pasteur Dyck qui leur expliqua qu'ils avaient obtenu une permission des autorités de la ville pour tenir ce rassemblement. Lors du troisième service en plein air, l'irritation du clergé catholique qui

⁶⁹ Ce récit est raconté de façon détaillé dans : *ibid.*, p. 146ss.

⁷⁰ Le parallèle entre les deux pionniers, le curé Labelle et Ernest Dyck, est frappant. Il fallait deux hommes déterminés, animés d'un tempérament fort, capables de résister aux opposants et de faire avancer leur cause.

résidait dans le presbytère en face du parc où se passaient ces événements, commençait à être exacerbée par cette présence protestante. Un prêtre appela la police⁷¹ qui vint rapidement et procéda à l'arrestation d'Ernest Dyck. Ce dernier résista en affirmant qu'il avait obtenu la permission du maire de la ville pour tenir ce rassemblement. On le conduisit malgré tout, et devant tous, au poste de police pour avoir troublé l'ordre public. Une fois au poste de police, le policier qui avait arrêté Ernest Dyck vérifia si l'affirmation du pasteur était avérée, il fut très perplexe en constatant que c'était le cas. Cependant, il refusa de retourner devant la foule du parc pour s'excuser. Quelques jours plus tard le maire envoya une lettre au chef de police pour blâmer le corps policier pour cette action qui avait brimé la liberté de citoyens de St-Jérôme. Une copie de cette lettre fut envoyée au pasteur Dyck qui à son tour écrivit au policier qui l'avait arrêté et l'invita à venir s'excuser auprès de l'église. Le policier en question vint demander pardon un dimanche matin lorsque l'assemblée était réunie, celle-ci lui accorda cordialement son pardon⁷².

Ces événements démontrent que la liberté de religion faisait son chemin dans la province. Avec cette liberté s'ouvrait, pour la première fois, une porte pour les franco-protestants. Les catholiques perdirent rapidement leur influence et leur contrôle. Ernest Dyck était très conscient que la Révolution tranquille lui donnait une grande liberté d'action et un fondement solide pour faire son œuvre dans la ville de St-Jérôme⁷³.

⁷¹ Dans ces mémoires Ernest Dyck n'écrit pas qu'un prêtre appela la police, mais en entrevue c'est ce qu'il me confia. Cf. Pascal Denault, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*.

⁷² Cf. *ibid.*, et Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 136s.

⁷³ À plusieurs reprises il parle des changements qui s'opèrent au Québec dans les années 1960, et comment ceux-ci favorisèrent les protestants francophones *Ibid.*, p. 137, 145, 148, 165.

3.3.3. *Le Concile de Vatican II*

En mentionnant le concile de Vatican II, mon but n'est pas d'examiner les décrets de ce concile, mais de prouver son impact immédiat sur l'œuvre d'Ernest Dyck à St-Jérôme pendant les années 1960. Vatican II commença sous Jean XXIII en 1962 et s'acheva sous Paul VI en 1965. Ce concile fut l'événement le plus marquant de l'histoire de l'Église catholique au 20^e siècle⁷⁴. Ce concile fut l'ouverture sur le monde moderne de la vieille Église catholique. Un pas important fut la notion d'œcuménisme qui y fut développée. Il fut établi que le vrai christianisme ne se limitait pas au catholicisme romain, mais incluait les autres confessions chrétiennes et on alla jusqu'à reconnaître des enfants de Dieu en dehors du christianisme. 417 ans plus tôt, l'Église catholique avait statué à Trente que les protestants étaient des ennemis et avait rejeté une à une leurs croyances doctrinales. Lors de Vatican II, l'Église catholique se réconcilia avec les protestants et leva résolument l'excommunication et l'anathème lancés jadis contre eux.

Si la Révolution tranquille imposa des changements de l'extérieur à l'Église catholique au Québec, Vatican II allait, quant à lui, opérer des transformations de l'intérieur, qui s'avèreraient tout autant profitables pour les franco-protestants du Québec. Ernest Dyck était très conscient de l'ouverture que cela allait lui donner auprès de la population jérômienne:

Up to this time, Catholics had been taught by their church that non-Catholics, Québécois, Protestants, and others were heretics. Now, the church was saying that they had been wrong and that Christians could be found outside the Roman Catholic faith. These statements concerning the admission of having erred in the past caused an uproar in the lives of many Catholic believers (...) Many adults and especially young people began to question the past and present teachings of their church. This resulted in becoming more open to check out other religious groups, such as the

⁷⁴ D'après l'article « IIe concile œcuménique du Vatican » sur *Wikipédia* rédigé par le Vatican.

Protestants and evangelical Christians. This opened the door for the “Jesus People” to become a movement that influenced Quebec⁷⁵.

De toute évidence, le changement de discours de la part du clergé catholique, entraîna un changement d’opinion dans la population en général. M. Dyck me raconta comment l’Église catholique changea elle-même d’opinion au sujet des Frères mennonites de St-Jérôme après qu’il ait publié, pendant plusieurs mois, des articles évangéliques dans le journal local⁷⁶. Ces articles rendirent les catholiques plus sympathiques aux évangéliques, ne les voyants plus comme une menace, mais comme des dispensateurs de vérités et de valeurs chrétiennes. Lors de ma consultation des archives de *L’Écho du Nord* pour les années 1963-64, j’ai pu lire beaucoup de titres d’articles qui se faisaient l’écho fidèle de l’œcuménisme de Vatican II⁷⁷. Le fait que tant d’articles étaient écrits sur l’œcuménisme, à des intervalles très rapprochés (parfois plusieurs articles dans une même parution), démontre que l’Église catholique de St-Jérôme et la population de la ville changèrent radicalement pendant ces années et s’ouvrirent à l’influence protestante. Nul doute que dans un tel contexte, Ernest Dyck ait eu plus de succès pour implanter la foi protestante à St-Jérôme que n’en eurent Vessot, Richard ou Massicotte. Même si le pasteur Dyck n’a pas participé à des réunions œcuméniques officielles, celles-ci lui furent très bénéfiques tout au long de son ministère. Ernest Dyck fut lui-même plus favorable au catholicisme que la plupart de ses prédécesseurs au Québec.

⁷⁵ Ernest Dyck, *Called to Witness*, p. 165-6.

⁷⁶ J’ai cherché ces articles dans les archives de *L’Écho du Nord*, mais je n’ai encore rien trouvé.

⁷⁷ Voici quelques titres : « Un apôtre de l’œcuménisme rencontre le club Richelieu » (20 mars 1963 p. 29) ; « Que pensez-vous de la religion telle qu’elle se pratique de nos jours ? » (27 novembre 1963, p. 10) ; « L’œcuménisme au Concile (par Réjean Plamondon, Correspondant de « L’Écho du Nord » à Rome » (27 novembre 1963, p. 22) ; « Pas d’œcuménisme sans liberté religieuse » (4 décembre 1963, p. 36) ; « La Semaine de prière pour l’Unité » (22 janvier 1964, p. 4. L’unité dont il est question est celle des catholiques, des protestants, des anglicans, des orthodoxes.) ; « Le sens de la Semaine de prière pour l’Unité des chrétiens » (*Ibid.*, p. 12. Cet article a parmi ses sous-titres : « Notre-Père, prière œcuménique ».) Les titres défilent ainsi sur une longue période de temps.

CONCLUSION

Dans cette recherche j'ai premièrement démontré comment la ville de St-Jérôme fut fondée avec des racines très catholiques qui étouffèrent toutes les semences protestantes qui furent jetées sur une période de plus de cent ans à St-Jérôme. Ensuite, après avoir résumé les tentatives d'évangélisation auprès de la population de St-Jérôme avant 1961, j'ai décrit les événements historiques qui virent naître la première communauté d'évangéliques dans cette municipalité. J'ai commencé par rapporter les événements qui conduisirent Ernest Dyck et sa famille à St-Jérôme, puis comment le pasteur Dyck a réussi à y établir une église franco-protestante qui existe encore jusqu'à ce jour. Finalement, j'ai fait l'analyse des événements socioculturels qui permirent à Ernest Dyck, de réaliser son œuvre dans la ville de St-Jérôme. Pour cette dernière partie j'ai identifié les transformations de l'Église catholique du Québec comme étant la cause favorisante. J'ai montré que ces transformations furent entraînées par deux éléments : le premier, extérieur à l'Église catholique, étant la Révolution tranquille et le second, intérieur à l'Église catholique, étant le concile Vatican II. Je me suis efforcé de montrer que les effets de ces deux facteurs furent ressentis auprès de la population jérômienne. Mon hypothèse finale est qu'il y a un lien direct entre la conversion grandissante au protestantisme de Canadiens-français vivant à St-Jérôme dans les années 1960 et les effets de la Révolution tranquille et de Vatican II sur les efforts d'évangélisation d'Ernest Dyck.

J'ai démontré la première phase de l'établissement d'une église évangélique à St-Jérôme. Je voudrais maintenant rapporter les événements importants qui suivirent et rapporter l'histoire de la deuxième église protestante de cette ville : l'Église Évangélique de St-Jérôme. Je voudrais également établir la chaîne chronologique des pasteurs qui se succédèrent dans ces deux églises jusqu'à aujourd'hui et observer le progrès que chacune a parcouru. Finalement,

j'aimerais faire un recensement des églises franco-protestantes qui existent aujourd'hui dans la région de St-Jérôme avec le nombre de croyants qui les fréquentent.

BIBLIOGRAPHIE

Annual Report of the French Canadian Missionary Society, Montréal, Campbell and Beckett Printers, 1881.

CORNEZ, Germaine, *Une ville grandit, Saint-Jérôme de 1881 à 1914*, tome 2, Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1977, 3 tomes, 292 p.

_____, *Une ville naquit, Saint-Jérôme de 1821 à 1880*, tome 1, Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1973, 3 tomes, p. 1.

Dictionnaire biographique du Canada

DUCLOS, Rieul-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1912, tome 1.

DUPLESSIS Maurice, *Discours à Ste-Anne-de-la-Pocatière 1959*, disponible en ligne à : http://archives.radio-canada.ca/IDCC-0-17-1267/politique_economie/maurice_duplessis/

DYCK, Ernest, *Called to Witness*, St. Catharines, par l'auteur, 2003, 297 p.

FINES, Hervé, (dir.), *Album du Protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1972, 128 p.

_____, *2e Album du Protestantisme Français en Amérique du Nord*, Montréal, L'Aurore, 1988, 154 p.

L'Écho du Nord, Saint-Jérôme, 1963, 1964.

LABELLE, Mgr Paul, *Une ville s'épanouit, Saint-Jérôme de 1914 à 1934*, tome 3, Saint-Jérôme, L'Écho du Nord, 1985, 3 tomes, 363 p.

LACOURSIÈRE, Jacques, *et al, Canada Québec 1534-2000*, Sillery, Septentrion, 2001, 591 p.

LALONDE, Jean-Louis, *Des loups dans la bergerie : Les protestants de langue française au Québec*, Montréal, Fides, 2002, 451 p.

LAMBTON, John George (Lord Durham), *Rapport Durham*, disponible en ligne à : www.tlfg.ulaval.ca/axl/francophonie/Rbritannique_Durham.htm

Le Mirabel, Saint-Jérôme, 1976.

LOUGHEED, Richard, *Histoire du protestantisme francophone en Amérique* (Notes de cours non publiées), Montréal, Faculté de Théologie Évangélique, 2007.

RUDEL, David-Thierry, *Le protestantisme français au Québec 1840-1919*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1983, 76 p.

Statistique Canada, *Recensement de 2006*.

STROUT, Richard, « The Latter Years of the Board of French Evangelization of the Presbyterian Church in Canada 1895-1912 », mémoire (MA Religion), Bishop's University, Lennoxville, 1986, 98 p.

Vatican, « Ile concile œcuménique du Vatican », *Wikipédia* (encyclopédie en ligne).

VILLARD, Paul, « Leopold Massicotte », *L'Aurore*, Montréal, 15 novembre 1950, p. 1-2.

Entrevues

DENAULT, Pascal, *Entrevue avec René Hainaut*, Blainville, 10 mars 2007, 2h 27m 50s.

_____, *Entrevue téléphonique avec Ernest Dyck*, St-Jérôme, 14 mars 2007, 1h 59m 18s.